

INTERSTICES

Rêves et pensées pour faire advenir un autre monde





Annaig

Ce fanzine devait au départ s'appeler SORCIER·E·S, car il s'agit d'un laboratoire créatif doublé d'un organe de propagande ayant, entre autres ambitions, celle de transformer ses contributeurs/contributrices, ses lecteurs/lectrices, en guerriers et en guerrières spirituel·le·s.

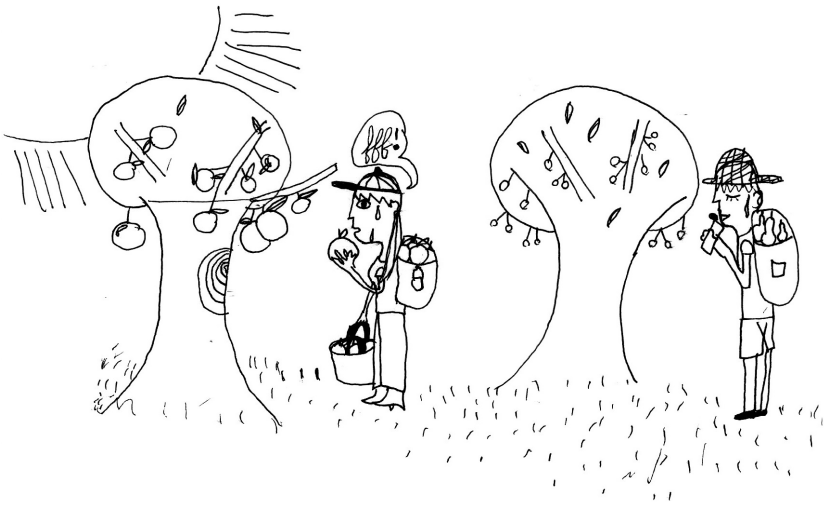
Les sorcières étant entretemps devenues (pour ma plus grande joie) des symboles très répandus dans les luttes féministes et écologistes, le nom de cette petite publication a changé, mais l'ambition est restée. J'ai en effet quelques credos à défendre, dont ceux-ci :

- Nous sommes en guerre contre des idéologies qui détruisent le vivant, une guerre dans laquelle il nous faut nous engager si possible sans utiliser les armes de l'adversaire (la compétition, la violence, la domination, l'humiliation). J'ambitionne d'ailleurs de trouver un jour un autre champ lexical que celui de la guerre et des armes...
- Nous avons besoin de nous connecter à nos émotions, nos rêves, nos désirs profonds, afin d'"infléchir nos imaginaires", comme le propose l'écrivain Alain Damasio, et de rendre désirables des utopies à créer et habiter.
- Dessiner, écrire, faire de la musique, danser, sculpter : autant d'activités qui nous permettent d'atteindre le but sus-cité. Et puis quand on crée, c'est du temps qu'on ne passe pas à consommer.

Ce fut et c'est encore long et difficile pour moi d'oser créer pour créer, de chercher le positionnement juste entre ambition et humilité, mais je fus bien entourée en cela par des proches qui m'ont fait confiance en m'envoyant leurs textes et leurs dessins. J'espère que ce fanzine sera à la hauteur de leur confiance. J'espère aussi qu'il y en aura d'autres.



Bénédictité laïque - Texte d'Annaïg illustré par Diane	4
Rencontre - David	6
Mes seins leurs yeux - Annaïg	9
Mobilité intérieure - Marion	10
Tout·e·s nu·e·s sous nos vêtements - Annaïg	12
Chute - Texte de Ronan illustré par Léo	14
Le D.A.R.D. - Article médical du Dr Potpol illustré par Loïc Sécheresse	16
Puissance & vulnérabilité - Annaïg	20
Who burns the witches ? - Loïc Sécheresse	21
Odorama - Célia Portet	22
Fortes têtes - Angela	24
Le Registre de confiance probable - Texte de Pauline illustré par des extraits de l'œuvre "Decide who you are" d'Adrian Piper	29
Chanter les trucs moches, homme à Cadillac - Texte d'Annaïg illustré par Loïc Sécheresse	40
Witch - Sandie	44



Avant de commencer le repas, une fois les plats servis, les yeux fermés ou ouverts, seul-e ou avec les autres convives.

Je prends un instant pour ressentir de la gratitude envers celles et ceux, humains, plantes et animaux, qui ont permis que ces aliments arrivent jusqu'à ma table.

Je remercie le dévouement, le travail et la patience qu'il leur a fallu pour créer cette chaîne jusqu'à moi. En les remerciant, je les respecte, je respecte leur production.

Avec un peu de chance, je commence le repas avec encore un peu de cette gratitude et de ce respect, qui peut-être résonneront en moi pendant toute le temps où les nutriments seront diffusés dans mon corps !



David

Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Probablement parce que je n'avais pas eu de contact avec lui depuis bien longtemps. J'ai malgré tout ressenti un sentiment étrange en le voyant. Il me semblait à la fois familier et irréel, comme s'il ne se trouvait pas au bon endroit. Comme lorsque vous croisez une personne que vous voyez régulièrement, mais hors du cadre dans lequel vous la rencontrez habituellement.

Et pourtant j'aurais dû le reconnaître immédiatement, puisque je connaissais tout de lui, puisque j'avais passé tant de temps à ses côtés. Ou bien était-ce lui qui avait passé du temps auprès de moi ? Mais je ne m'attendais pas à le trouver là, en face de moi. Je l'avais laissé dans la cabane fortifiée que nous avions défendue contre les pillards, dans la montgolfière avec laquelle nous

avons survolé le désert, dans l'arbre du haut duquel nous surveillions notre territoire. Il n'avait jamais vraiment eu de nom, puisque je n'avais pas besoin de l'appeler. Il était là quand j'en avais besoin et c'était tout. Et je n'avais pas non plus eu l'occasion de le nommer devant d'autres enfants. Nous nous rencontrions uniquement lorsque j'étais seul et que j'avais besoin d'un confident ou bien d'un comparse. Lorsque la tâche à accomplir était trop difficile pour une seule personne, ou bien au contraire si extraordinaire qu'il me fallait absolument la partager avec un compagnon. Il n'avait pas tellement changé, évidemment. Du moins physiquement. Je retrouvais la silhouette longiligne, l'allure débraillée, les cheveux en bataille, à l'aise en toutes circonstances, tout ce que j'aurais

voulu être à l'époque et tout le contraire de ce que j'étais. En revanche, son expression résolue ne m'était pas familière et me mettait légèrement mal à l'aise. Il m'observait, la tête penchée sur le côté, selon son habitude, mais paraissait bien plus sérieux qu'autrefois. Je ne savais pas quoi lui dire, surpris par son initiative et gêné par son air à la fois contrarié et déterminé. Je me sentais vaguement coupable et fus donc presque soulagé lorsqu'il prit la parole :

- Alors ? Quoi de neuf ?
- Oh, eh bien, pas... pas grand chose, à vrai dire.
- Pas de voyages prévus ? Pas d'expédition à préparer, de trésors à découvrir ?
- Heu, non, ça... Ça fait un moment que je ne fais plus ça.
- Bon, c'est bien ce que je pensais. Je crois qu'il faut qu'on mette les choses au point, tu ne penses pas ?
- Je ne sais pas, qu'est-ce que tu veux dire ?
- Tu ne vois vraiment pas ? Dis-

moi, ça fait combien de temps qu'on ne s'était pas vus ? Et si je n'avais pas décidé de venir à ta rencontre, est-ce que tu en aurais pris l'initiative un jour ?

- Je ne savais pas que tu pouvais... Enfin, que tu avais la possibilité de... venir.
- Parce que normalement, je n'ai pas à le faire, ce n'est pas mon rôle. Mais là, c'en était trop ! Tu comprends bien que je ne peux plus continuer d'attendre quelque chose qui ne viendra plus. Ça n'est pas sain.
- Je suis désolé, je ne m'y attendais pas. En fait, je ne pensais pas que tu étais encore là.
- Ah bon ! Et qu'est-ce que tu croyais ? Que j'allais disparaître, comme par enchantement ? Ça ne marche pas comme ça !
- Je crois que je ne m'étais simplement pas posé la question. Les choses ont changé, petit à petit, moi aussi, et j'ai eu moins besoin de ta présence. Jusqu'au moment où j'ai... oublié. Ça n'était pas volontaire, mais aujourd'hui, je ne sais pas ce que je peux faire

pour toi. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

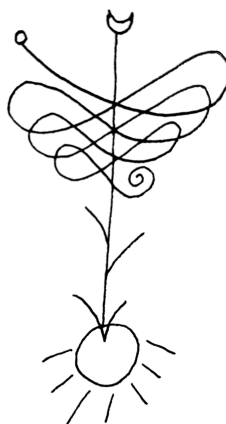
- Oh, ne t'en fais pas, je l'avais bien compris, et je ne t'en veux pas réellement. D'ailleurs, je n'attends rien, je suis simplement là pour t'informer que je mets un terme à notre relation. Si tant est qu'on puisse encore appeler ça une relation... Il me semblait que c'était la moindre des choses de te tenir au courant.

- Oui, je... je comprends. Et qu'est-ce que... qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

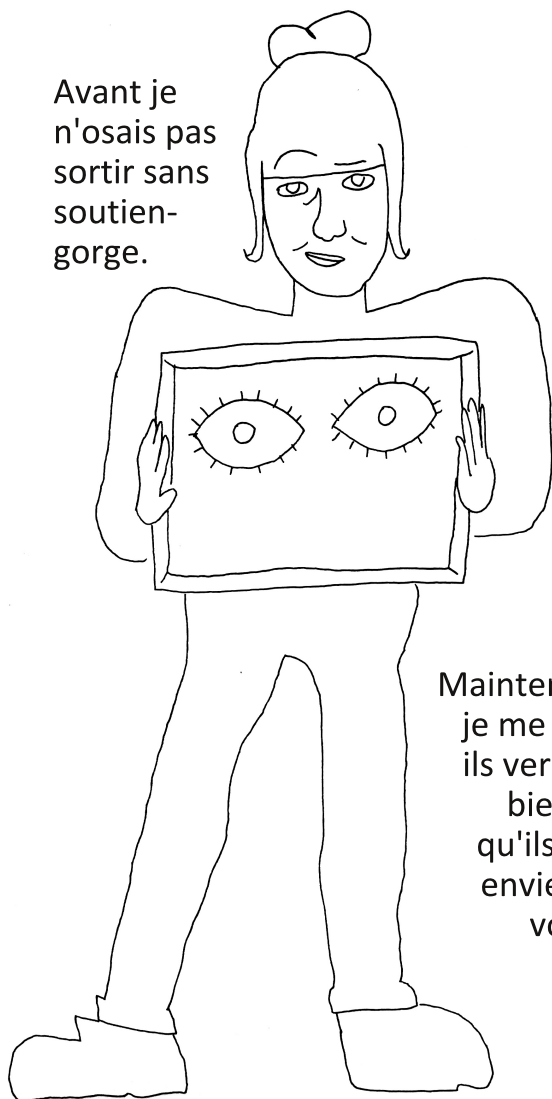
- C'est prévu. Heureusement, il y a d'autres enfants à qui je peux être utile. Il y en a qui te ressemblent, tu sais. Je pense qu'on va passer de bons moments... Eh bien, voilà, tout est dit, je vais te laisser. Je suis content d'avoir vu ce que tu étais devenu.

Il s'éloignait déjà. Je me sentais à la fois dépourvu et satisfait, conscient que l'ordre des choses était respecté. Je pris une profonde inspiration en fermant les yeux. Je me remémorais nos

aventures passées, mesurant tout le chemin parcouru, tout ce qu'il m'avait apporté. Lorsque je rouvris les yeux, il avait disparu.



Avant je
n'osais pas
sortir sans
soutien-
gorge.



Maintenant
je me dis :
ils verront
bien ce
qu'ils ont
envie d'y
voir...



Marion

Je suis sur un banc. La petite rue face à moi est déserte en cet après-midi ensoleillé. Je ne reconnais rien autour de moi. Devant moi se dressent de grandes maisons. La devanture rappelle le style victorien bien qu'assez récentes. Les façades sont colorées par les briques rouges. Des montants blancs étincelants complètent leur majestuosité. Sur la droite dépassent les hauts des grattes-ciel. Des tours vitrées qui éblouissent par leurs reflets. J'ai l'impression de sortir d'un film hollywoodien. Je ne reconnais rien. Au loin j'entends des bruits de circulation mais dans la rue il n'y a pas un chat... pas un humain non plus. Au sol, autour de moi, le trottoir est d'un blanc immaculé. Je me demande si les piétons les empruntent ou s'ils sont récurés tous les jours. Pas de traces de

mégots ni de chewing-gum, aucun papier. Pas plus de crottes de chiens autour des érables plantés à intervalles réguliers entre les dalles. Rien n'est familier. Tout me semble artificiel. Où suis-je ?

J'ai mon portable dans les mains. Seul élément familier du décor. Je n'ai pas de réseau mais j'arrive à capter le wifi de l'auberge du bout de l'allée. Je n'ai rien à faire, personne à voir, personne à qui parler. Alors je regarde la vie que j'ai laissée derrière moi à travers la vitre de l'écran. Défile une autre vie, qui a cessé il y a quelques heures. Je prends la mesure de la distance qui s'est creusée. Cette vie dont je ne fais dorénavant plus partie. Est-ce que les gens vont penser à moi ? Est-ce qu'ils vont m'oublier ? Je décide de faire le tri... Exit les relations douteuses et

toxiques. Pour la première fois, je crois, je me sens vraiment seule. Ça devrait m'attrister, me faire peur. Pourtant je ressens un apaisement. Je suis partie. Je suis arrivée. Je suis là. Ma vie commence.

J'ai immigré. J'ai traversé une frontière, j'ai franchi des douanes. J'ai posé mes valises. Je suis passée de la campagne française à la ville canadienne. Contrairement à beaucoup, j'ai pu amener avec moi ce que je voulais et contrairement à la plupart, j'ai un boulot qui m'attend. Je suis seule, tout comme ceux qui partent. J'avais le choix. L'avais-je vraiment ?

La réalité n'est pas aussi simple et binaire. Si sur le papier j'avais tout ce dont j'avais besoin, intérieurement j'étais vide. Pour d'autres le vide s'est imposé par la guerre ou la famine. On ne quitte pas ses racines pour l'incertain sans un besoin vital d'ailleurs. Partir sans se retourner, se

déraciner, c'est un gros sacrifice, sans aucune certitude en face. Tous les repères disparaissent et on est seul. Seul dans sa tête à se demander pourquoi on a fait ça, est-ce que ça vaut le coup. Moi je n'ai risqué ni ma vie, ni ma santé. Et pourtant j'ai vu ce fossé, celui que j'ai franchi pour arriver dans un pays étranger.

On parle tout le temps d'immigration dans un contexte de mondialisation. Est-ce que cela a un sens ? Nos actions ont des répercussions à l'autre bout de la planète. On ne peut accueillir toute la misère du monde alors qu'on est responsable d'une partie de celle-ci. On parle du coût de l'immigration d'un point de vue économique, social, démographique, statistique... mais qu'en est-il de l'humain ? Celui qui n'avait pas le choix. Celui qui est seul. Celui qui a peur. Celui qui a fait le bon choix...

Ce bon vieux truc d'imaginer les gens tout nus pour faire baisser un peu le stress... C'est pas seulement une idée tordue! Moi je trouve ça touchant.

Sous les costumes liés à nos rôles sociaux, on redevient aussi vulnérables que le jour de notre naissance.

à la fois semblables et divers. Il m'arrive même d'y penser quand je ne suis pas stressée...



Par exemple, j'aime parfois penser aux parties génitales de mes interlocutrices ou interlocuteurs, misérablement moites et coincées jusqu'au sein dans leur sous-vêtements.

j'aussi essayer de deviner la forme des seins des gens.



Toute cette diversité

Ha, ces "parties génitales" avec lesquelles on entretient un rapport pour le moins ambivalent!

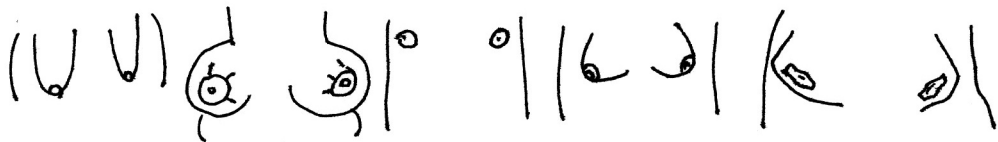
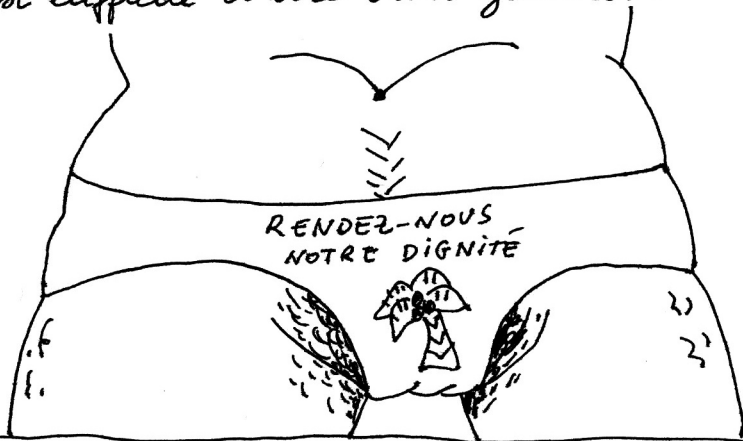
Si on en croit Hollywood et la pub...



Voici à quoi il faudrait ressembler pour plaire et se plaire!



Alors que dans la vie de tous les jours, il est difficile d'être aussi glorieux.



incroyable, hors de notre vue!



Ronan

Je tombe,

Comme en chute libre,

Je tombe,

Vers le bas, attiré, aspiré,

Je tombe,

Où est le sol ? Parce que,

Je tombe.

Les bras écartés je me frotte à l'air et ça me freine un peu. Me décoiffe.

Lorsque je me mets droit comme un i, les bras collés le long du corps, je suis un projectile aérodynamique et j'accélère, tête la première.

Je tombe.

Mais, pourquoi dit-on droit comme un i ?

Peu m'importe la réelle explication. Je m'amuse simplement à penser que si l'on se tient droit, bien droit, tout droit, juste droit, voire trop droit, un bout de nous peut se détacher et se mettre à planer au-dessus. Le fameux point de nos i. La droitesse trop prononcée provoquerait-elle la lévitation de notre tête ? La question se pose.

D'autant que je tombe.

Et que ça dure longtemps.

Les pensées sont aussi fortes que le frottement de l'air et la chute est un vertige.

Tout ce vent m'érode le visage, me
burine la peau et me vieillit
irréremdiablement sans que je ne
puisse rien y faire. C'est révoltant.
Et ça me donne le vertige.

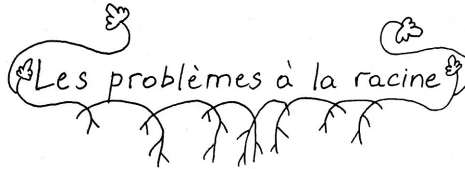
Je sens que je tombe.

Je vieillis sans ne rien pouvoir y
faire, je m'use à vue d'œil.

Je tombe, je chute, j'angoisse.

À quand le sol ? À quand le réveil ?





D^r Potpol, pédopsychiatre

Nous rééditons avec fierté cet excellent article publié le 7 mai 2009 dans la revue "Santé mentale & Eugénisme", pour sa pertinence intemporelle. La France à la pointe en matière de prévention des troubles de l'enfant et de l'adolescent : le D.A.R.D.

Voici déjà sept mois j'ai proposé à l'INSERM un projet de recherche-action, associant l'industrie et la police nationale, dont l'objectif est double.

D'une part, il consiste à mettre au point un dispositif miniaturisé de vidéosurveillance intra utero ; d'autre part il prévoit la validation du "diagnostic anténatal de révolte digitale" (le "D.A.R.D").

La validation de ce D.A.R.D. repose sur l'étude et la sélection des critères pertinents (descriptifs, biochimiques,...) pour délimiter sans doute possible (et donc sans contestation après-coup) ce syndrome prénatal de révolte digitale (trouble de conduite décrit parfois dans la littérature

scientifique sous l'appellation du syndrome fœtal du "doigt d'honneur" ou SFDH). Syndrome dont l'origine génétique n'est pas scientifiquement contestable (et est d'ailleurs désormais peu contestée).

Ce projet intéresse toujours vivement le Ministère de l'Intérieur, de la Justice, de la Santé et de la Salubrité Publiques ; plusieurs membres du cabinet du ministre (et m'ont-ils confié le Ministre-Président "lui-même") ont même tenu à me faire part de leur enthousiasme et de leur "fierté" de pouvoir contribuer à travers ce projet de santé publique à "une œuvre exemplaire et décisive en

matière de prévention primaire”.

Car en effet, l'intérêt principal de cette recherche est qu'elle débouche sur une action de soi, radicale par son efficacité et prometteuse en terme d'économie de dépenses publiques. Seront concernées les dépenses affectées aux personnels de santé, et aux professionnels des services sociaux qui effectuent les suivis d'enfant et d'adolescents.

Alors, devant une telle perspective, pourquoi les choses n'avancent-elles pas plus ?

Le temps est venu de révéler, par un souci de transparence, que la finalisation de ce projet révolutionnaire bute sur une controverse qui s'est ouverte à propos de la mise en œuvre de cet acte de soin : controverse entre mes partenaires du Ministère et ceux de l'Inserm.

Qu'en est-il ? Au cabinet du ministère de l'Intérieur, de la

Justice, de la Santé et de la Salubrité Publiques, on m'a fait savoir que le ministre-Président verrait d'un bon œil que soit intégré au dispositif de vidéosurveillance intra utérin, un mécanisme en feed-back qui, je cite, “permettrait de régler le problème du SFDH à la source et automatiquement”. Que ce mécanisme soit de nature chimique ou électrique, il ne tranche pas, s'en remettant à une discussion démocratique pour décider. Avantage déclaré de l'ajout de ce mécanisme feed-back in situ : son automatisme permettrait de faire l'économie de l'achat d'écrans de surveillance à distance.

Mais, et c'est là que commence la controverse, mes partenaires de l'Inserm ont vivement réagi à cette proposition, certains allant jusqu'à me faire part de leur “indignation”. Ils font valoir là leur éthique et se font fort de convoquer la presse pour faire connaître leur point de vue. En

substance, ils disent qu'il serait malsain pour notre démocratie de laisser ce mécanisme feed-back régler le problème "au nom d'un sacro-saint principe d'économie". Ils revendiquent pour chaque futur citoyen reconnu "coupablatteint" (sic) du SFDH le droit à une procédure de traitement judiciaire en bonne et due forme.

Procédure dans laquelle s'insérerait comme moment décisif la consultation de l'Association des Personnes Guéries du Syndrome Foetal du Doigt d'Honneur, qui a introduit récemment la notion de "SFDH invétéré". Association dont les membres du coup sont habilités à faire le distinguo entre les formes curales de SFDH (dont ils postulent l'existence) et les autres.

Ce n'est qu'une fois recueilli l'avis de cette association que l'on en passerait à l'A.C.T.E. (pour Acte de Condamnation-Traitement Eradicatif).

Comme citoyen je considère ce souci légaliste tout à fait louable de la part de mes collègues de l'Inserm. Mais comme clinicien je suis un peu irrité qu'il débouche sur une procédure lourde et dont la lenteur heurte mon souci d'efficacité.

Pour aller de l'avant, et dépasser cette vaine polémique, je me propose de rapprocher les points de vue via une solution qui de surcroît réconcilie l'exigence républicaine et le souci de bonne gestion.

Ma solution consisterait à doter chaque poste de police d'écrans de contrôle, avec délégation aux Officiers de Police Judiciaire pour le déclenchement à distance de l'ATE une fois les manifestations de SFDH constatées et dûment relevées sur procès verbal.

Une commission ad hoc (où siègeraient des membres de l'Association des Personnes Guéries du SFDH) n'étant consultée que dans les cas litigieux.

Et pour lever l'obstacle budgétaire au financement de ces écrans policiers, je suggère de lancer une souscription publique (avec le slogan fédérateur "un utérus, un écran" pour cette campagne nationale). Des fonds de l'opération "pièces jaunes" seraient aussi sollicités.

Enfin, toujours au chapitre financier, je ne désespère pas d'obtenir une enveloppe de ma tutelle hospitalière : les riches perspectives que laisse augurer le DARD et ses applications curatives en terme de prévention primaire font entrevoir une solution au problème bientôt criant du manque de pédopsychiatres.


Car nul doute que cette recherche-action sur le SFDH ouvrira la voie à bien d'autres dans le domaine si vaste de la prévention des troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent.

Et le rêve de tout clinicien n'est-il pas d'éradiquer un trouble avant

qu'il ne produise ses effets pathologiques ?

Alors qu'attend-on pour avancer ?

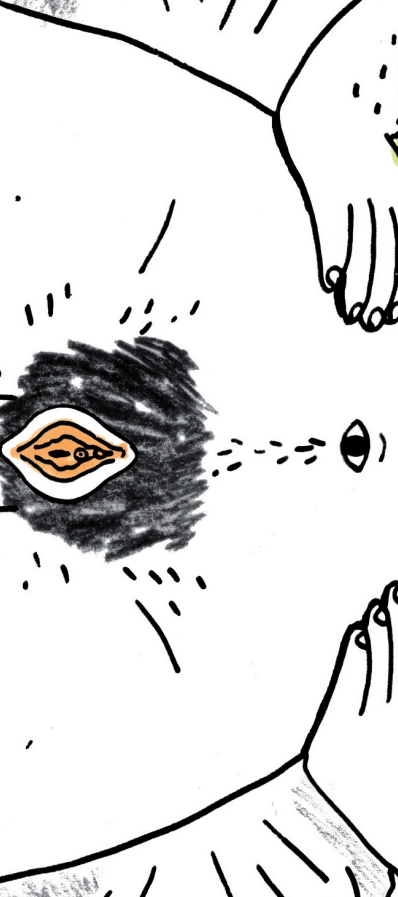




Cherchons
la vulnérabilité
sans la faiblesse
et la puissance
sans le pouvoir.



TROP DE PAIN



TROP DE PAIN

SELLE DE VÉLO + sueur ACIDE



JEAN TROP SERRÉ = infection URINAIRE

CORPOREL

O O R A M A

CHÉVEUX
HYPER
À
LAVÉ
RE
L'OU

fort
renchant
pour 2' -
MANQUE
+ D'HYDRATATION

AISSÈLLES

VELLES

50

MINUTES
(au moins)

DÉ
VÉLO

non
jour



THREES

constante



Angela

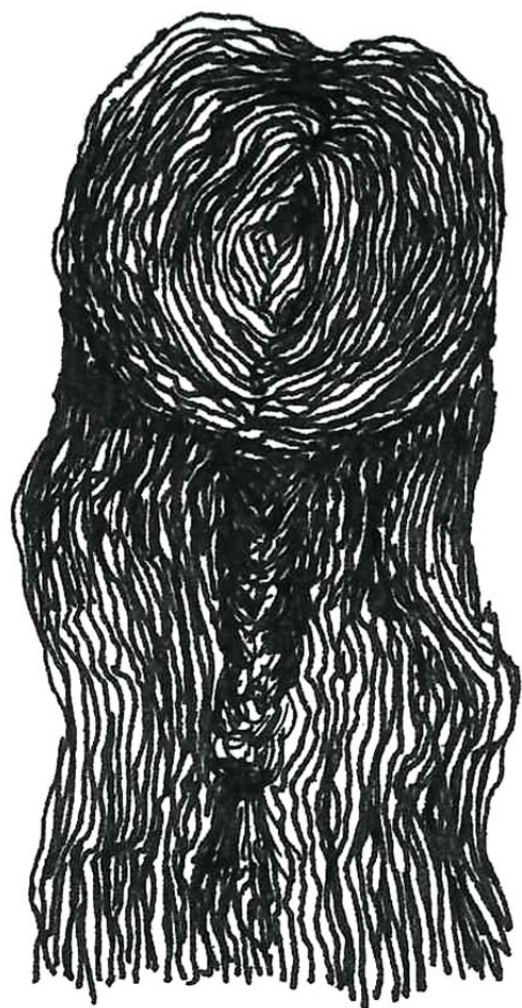
Suite à l'invitation d'annaïg, j'ai commencé à regarder historiquement ce que les sorcières représentaient. Ce qui en ressort à chaque fois est la peur du corps de la femme, de leur fertilité. Simone de Beauvoir disait: « partout où la vie est germination, elle soulève le dégoût » Dans le monothéisme, la perte du sang menstruel est perçue comme la trace d'un péché. Tout ce qui en découle (chasse aux sorcières à qui l'on fait porter les fardeaux de la société, prémices de la misogynie, incompréhension du corps des femmes) est et reste encore aujourd'hui un désir de contrôle du corps des femmes.

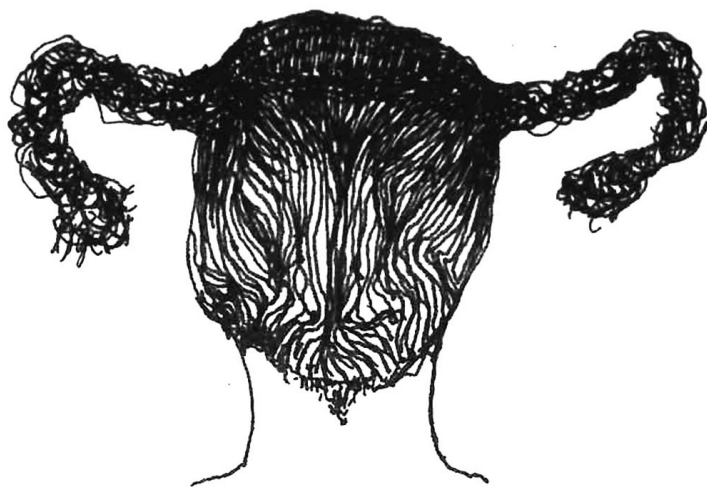
C'est ce contrôle que j'ai voulu représenter dans mes dessins, tout le monde est représenté : les femmes dans la manière dont elles sont perçues encore aujourd'hui

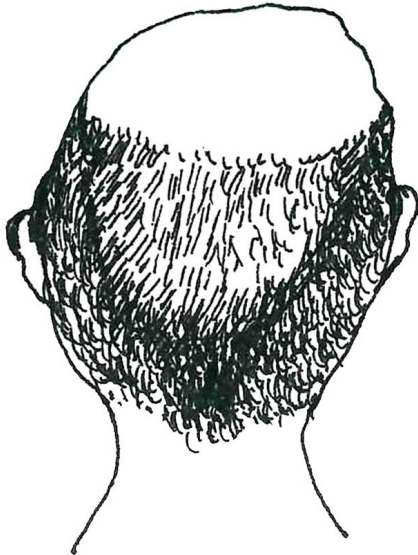
dans notre société, porteuses d'un appareil génital, soucieuses de leur horloge biologique, (concepts qui renvoient l'un et l'autre à l'idée de femme-objet) et les hommes dans leur désir de contrôle. Je n'ai pas voulu complètement séparer hommes/femmes, contrôle/appareil, incompréhension/objet.

La question reste ouverte : malgré cette crainte qui persiste, est-ce que l'on se dirige vers l'acceptation de la prise de contrôle des femmes sur leur propre corps ? Est-ce que l'on va vers une perception du corps des femmes se situant au-delà de sa capacité à procréer ?

Mais la question la plus importante reste : vous les voyez les chattes ?









Le registre de confiance probable



Pauline

En avril, quelques mois après t'avoir quitté, j'ai visité l'exposition d'une femme artiste au MoMa. Je marchais seule dans le musée, je déambulais devant des œuvres souvent à la fois autocentrées et touchantes. Des propositions artistiques très justes dans leur approche. Elles avaient une manière simple et efficace de rappeler sensiblement que toute intimité avec soi-même, avec les autres, est aussi politique. Elles posaient dans leur concept et leur réalisation la question "qu'est-ce qui dans cette expérience intime fait écho avec le monde, avec toi qui visite mon exposition ?" Je ressentais devant elles la même légère irritation et très grande douceur que je ressens face aux œuvres de Sophie Calle : une femme qui assume pleinement la puissance conceptuelle et artistique de la vanité, de l'auto-

centrage, de l'attachement excessif et du besoin de validation qu'elle ressent, auprès des hommes notamment. Ces œuvres du MoMa jouaient avec tout ça. Avec sincérité, droiture, douceur. Ces artistes savent que leurs luttes internes vont parler à celles des autres et leur faire du bien. J'aime ces œuvres de femme-tempête qui ne s'excuse pas de son grandiose chaos personnel. Qui connaît sa valeur, sa vocation à l'universel. Qui ne doute pas de la part excessive d'égo dans leur création, en tout cas pas au point de ne pas la produire. Est-ce que Dali, est-ce que Picasso doutaient de la part d'égo dans leur création ? Non, ils la magnifiaient avec tranquillité, avec certitude. Adrian Piper fait pareil. Avec vraisemblablement beaucoup plus de finesse, parce que contrairement à eux, elle s'est sans doute posée ces questions de

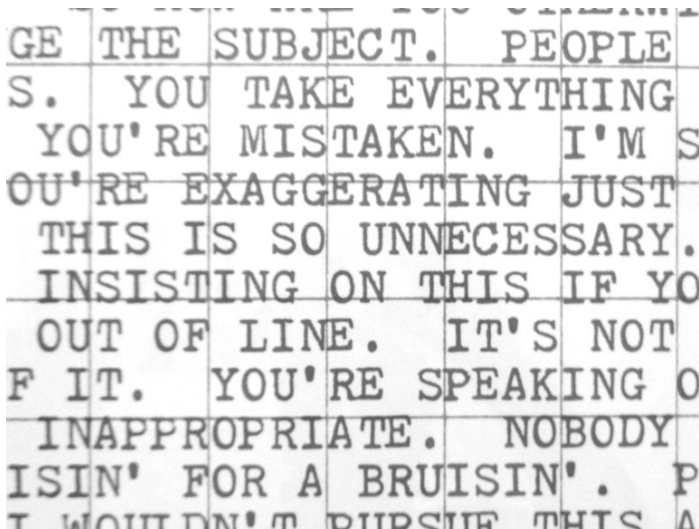
légitimité toute sa vie.

Puis je suis tombée sur cette œuvre.

Elle a commencé à me bouleverser, je suis restée un moment devant, scotchée. J'ai pleuré en silence. Elle me rappelait immédiatement ce que j'avais pu vivre avec toi, j'avais l'impression que tu avais pu prononcer chacune de ces phrases en rouge au moins une fois. Certaines mot pour mot plusieurs fois, si on les eût traduites en français. J'ai eu envie de la prendre en photo et de te l'envoyer. Mais

tu aurais sans doute balayé ça comme une énième déclaration de guerre capricieuse, sans comprendre ni goûter l'invitation au dialogue ... alors je ne l'ai pas fait.

Je finissais ma visite du musée, j'étais bouleversée. Je comprenais des choses. L'ampleur et l'accumulation de ma frustration, de ma colère contre toi. Et pourquoi je n'arrivais pas à passer outre alors que j'étais au début d'une autre histoire bien plus

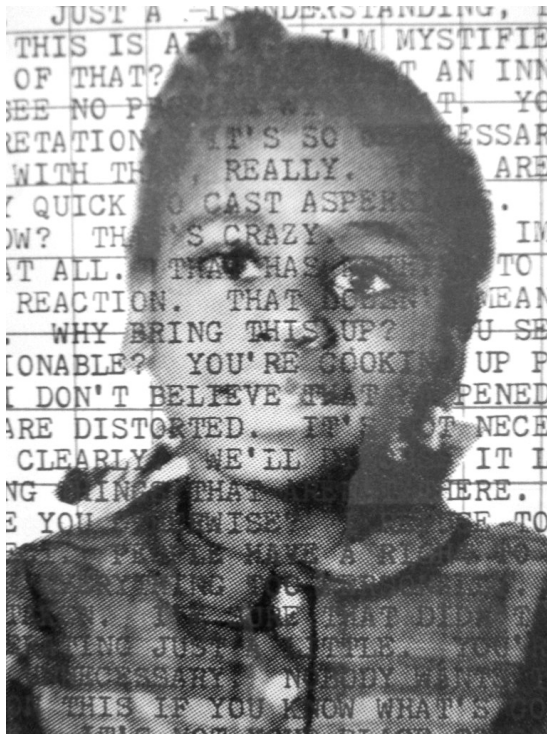


GE THE SUBJECT. PEOPLE
S. YOU TAKE EVERYTHING
YOU'RE MISTAKEN. I'M S
OU'RE EXAGGERATING JUST
THIS IS SO UNNECESSARY.
INSISTING ON THIS IF YO
OUT OF LINE. IT'S NOT
F IT. YOU'RE SPEAKING O
INAPPROPRIATE. NOBODY
ISIN' FOR A BRUISIN'. P
T WOULD N'T B DUBSIE THIS A

fluide, lumineuse, pleine d'amour celle-là. Loin d'être parfaite mais à ambitions égales entre lui et moi, au moins. Avec toi j'avais dépensé de l'énergie inutile à essayer de redresser une situation désespérée, désespérante. Quand je t'ai rencontré je prenais conscience de mes failles narcissiques. Je tachais de les combattre.

Je pensais que m'investir dans une histoire non passionnelle avec quelqu'un qui ne m'idolâtrait pas ni inversement était un bon moyen d'approcher une texture de vie plus authentique, plus juste et moins source de douleurs et de tourments. À tel point que j'ai oublié que j'avais quand même le droit d'être aimée, respectée, estimée, entendue, prise en compte. Que j'étais en droit d'attendre qu'on se pose quelques questions pour moi. Qu'un homme plutôt gentil qui fait à manger c'était sans doute l'eldorado si on cherchait un mari au XIXe siècle, mais que j'avais le droit d'avoir d'autres besoins. J'ai renoncé au fait qu'une relation intime puisse

infléchir profondément le cours des pensées et des existences des personnes concernées, j'ai accepté, sans m'en rendre compte, que ça puisse seulement servir à faire passer le temps. Je me suis ainsi soumise régulièrement à ton jugement vulgaire avec gaminerie, avec complaisance. Écrasée par la culpabilité de mes propres jugements sur toi, occupée que j'étais à toiser tous mes rejets, toutes mes impatiences. À essayer de pondérer leur justesse. J'ai accepté le poids du sceau de l'arrogance que tu m'as apposé. J'ai trop souvent accepté de passer pour l'ignorante qui parle fort face à toi qui, plus discrètement mais plus insidieusement, te percevais comme le paragon du mesuré et du rationnel. Ton métier c'était d'étudier et classifier la réalité, le mien c'était de la distordre, de l'enjoliver. En réfléchissant sur moi avant de te rencontrer, j'avais déjà rendu ma capacité narrative responsable de tous mes maux, de ma difficulté à incarner solidement



des directions en tout cas. La détestation de ma fantaisie et de mon imagination s'est empirée aux côtés de quelqu'un qui n'en éprouvait aucune admiration assumée, aucune joie profonde. Je me suis mise à cultiver une rancœur globale contre ma propension à penser le monde en multidirectionnel systématique. Je

me suis vue avant tout comme un dragon déchu et j'ai cru opportun de plonger la tête la première dans le grand fardeau féminin universel de la prise sur soi, du doute constructif solitaire. Les hommes croient connaître ce fardeau parce qu'ils sont perpétuellement confrontés à l'humiliation performative de se demander s'ils

sont assez ceci ou cela. Mais ça n'a que peu à voir avec la remise en question profonde permanente qui habite de nombreuses femmes sur leur histoire, leur nature, leur rapport au monde, la légitimité de leurs désirs, de leurs analyses et de leur place.

En essayant de tempérer mes frustrations et mes exigences, j'ai tenté d'invoquer une maturité apaisante dont je croyais qu'elle manquait à ma vie. Je t'ai laissé être mufle, être bête, être aveugle, être grossier, condescendant et inconséquent. J'en ai même ri avec toi avec complaisance. J'ai parfois lâchement accepté de faire passer ma finesse pour de la complication inutile, ma persévérance pour de l'obstination, ma liberté pour de l'instabilité. J'ai fini moi aussi par confondre ma demande d'authenticité et de conscience avec des caprices. Je n'ai pas toujours, ni pas assez, bondi quand en plus de me faire sentir que tu ne m'aimais pas assez, tu essayais de me faire avaler que

c'était de ma faute. Et surtout je bondissais dans le mauvais sens. Vers ta gorge, ou vers un compromis, là où il eût fallu bondir au loin. J'y ai songé assez tôt, mais je ne voulais plus être capricieuse, je ne voulais plus être impérieuse et tourner trop vite les talons à la moindre difficulté de relation. J'en avais assez de l'injonction à la grâce de la vie, j'acceptais les touches de pesanteur comme non réhabilitaires. J'essayais de te comprendre : tu n'étais pas quelqu'un de tordu. Tu avais forcément des choses à m'apprendre. (Je n'ai réalisé qu'assez tard avec effroi que tu n'avais à l'inverse aucune intention ni gourmandise que je puisse apporter de la matière intellectuelle nouvelle à ta vie.) Il y avait quand même plein de bonnes choses à vivre et sans doute beaucoup d'enrichissement mutuel possible, avec quelques pas de plus l'un vers l'autre.

Mais l'amertume que j'ai ressentie de la fin de notre histoire ne se jouait pas sur le terrain de la

déception amoureuse. De toi, je ne l'ai jamais été beaucoup non plus. J'étais triste de la fin mais pas amère. La furie et la rage que j'ai cultivées à ton égard sont nées sur d'autres terrains. Des gros terrains vagues bien sales. Dans des ornières boueuses de remise en question qui va trop loin, qui est trop inégale. L'enlèvement de l'estime de soi trop mise en danger, la jalousie face à l'accomplissement tranquille de l'autre, la blessure de confiance qu'il piétine sans même l'avoir vue passer, sans l'avoir reconnue ou sans s'en être soucié. Et ça te dépassait largement, tu n'étais que la dernière ouverture saignante de cette blessure perpétuelle. Tu n'as rien créé en moi qui ne fût pas déjà là, attendant qu'on l'attise. Mais tu es rentré dans cette blessure et l'as aggravée en te parant du langage du juste, du propre, du correct, de l'adulte, du pseudo scientifique. Et ça je ne te ni ne me le pardonne.

Je me dirigeais vers la fin de l'exposition et j'ai vu trois petits comptoirs avec des registres. Une disposition familière. Je lis : "Adrian Piper, The probable Trust registry" (le registre de confiance probable). Depuis le début de ma visite, je me disais que j'avais déjà entendu ce nom quelque part, "Adrian Piper". Ces trois petits comptoirs je les reconnais : c'est la même installation qu'on a vue à Berlin ensemble. Elle consiste en trois guichets d'inscription où l'on peut signer pour s'engager auprès des autres signataires visiteurs de l'exposition partout dans le monde. On peut jurer qu'on "dira toujours ce qu'on pense", qu'on "sera toujours trop cher pour être

IT. SURELY YOU'RE EXAGGERATING.
BELIEVE THAT. THIS IS SO UNNECESSARY.
YTHING? STOP INSISTING ON THAT.
YOU'RE WAY OUT OF LINE.
FAR. GET OFF IT. YOU'RE STOPPING
YOU'RE BEING INAPPROPRIATE.
YOU'RE CRUISING FOR A BRUISE.
DROP IT. I WOULDN'T PURSUE
DO YOU WANT TO GET IN TROUBLE
DIGGING YOUR OWN GRAVE. A REAL
AD MEAT. I HATE TO DO THIS.
DIRTS YOU. I'M DOING THIS FOR
HELP YOU. SOMEDAY YOU'LL BE

acheté” et qu’on “fera toujours ce qu’on a dit”. On peut choisir d’en signer un, deux, les trois ou aucun. Ces proposition d’engagements non légaux veulent questionner tout à la fois la morale communautaire, personnelle, intime et politique des gens, leurs exigences vis-à-vis d’eux-même et vis-à-vis des autres. Avant cette journée au MoMa, je n’avais même pas réalisé qu’Adrian Piper était une femme. En découvrant son installation à Berlin avec toi il y a un an je ne m’étais même pas posé la question. Une femme engagée, vibrante, forte et hypersensible. Tu avais gaiement adhéré à cette performance à Berlin, à la force limpide de son propos. Certes, un peu pour faire le malin auprès de la jolie fille du guichet numéro 2 qui nous faisait promettre "I will always mean what I say", mais tu avais signé avec enthousiasme et compréhension quand même... après m'avoir toutefois expliqué une heure avant, agacé par certaines œuvres de la galerie,

que tu tolérais l'art contemporain à condition qu'il n'ait pas de prétentions politiques... Les quelques mots alors échangés avec la guichetière du comptoir numéro 2 pour nous parler de la performance devaient sans doute à ce propos être plus convaincants que les miens, que mes motivations pour nous avoir emmenés dans cette galerie d'art, puisque tu as accueilli ses explications avec bien plus d'ouverture d'esprit et de cœur que tu n'en as mis à essayer de comprendre les miennes.

Je suis sortie du MoMa ressassant ce souvenir de Berlin, dépitée, à pas lents. J'avais envie de ressembler à Adrian Piper. Ouverte, inclusive, nette, affirmative et pédagogue. Ce qu'elle avait à proposer était à la fois révolutionnaire et dérangeant parce qu'intrusif et intime mais rassembleur, créatif, lumineux, utile, universel. Manifestement elle arrivait à rendre claires et faciles à l'adhésion des exigences

personnelles et interpersonnelles d'authenticité que je n'avais jamais réussi à transformer avec toi qu'en débat récalcitrant. Un ton faussement docte, un perchoir de rhétorique rationaliste, des rejets hâtifs émis entre des dents serrées ont toujours répondu à mes tentatives d'engagement de ces conversations sur l'intimité, la sincérité, la recherche d'origine de nos comportements. Je voulais être comme Adrian Piper. Parler avec plus de force, plus d'amour mais aussi plus de certitudes. Je voulais être comme elle plus tranchée dans mes combats, plus prompte à dénoncer et tourner les talons avec fermeté quand on répond avec un niveau d'énergie et d'implication qui ne fait pas honneur à la mienne. Je voulais gérer mieux l'étrange paradoxe de se remettre à la fois trop en question et pas assez.

"Je dirai toujours ce que je pense" ne voudra sans doute jamais dire la même chose pour tout le monde. Et c'est la cause des incompréhensions fondamentales

entre nous. Tu ne t'es jamais perçu comme malhonnête, ainsi toutes mes réclamations et impatiences à ce sujet t'ont toujours parues déraisonnables et superflues. Tu n'as sans doute jamais vraiment sciemment menti, tu ne te vois pas comme "du mauvais côté des hommes ordinaires". Ceux que tu pense être les méchants, les salauds, ceux qui séduisent, vendent du rêve, jouent. Tu n'es pas de ceux-là. On ne t'a appris à reconnaître comme néfaste que cette catégorie d'hommes, et encore. Elle exerce encore sur toi une grande fascination. Toi, tu es dans la catégorie des honnêtes hommes. Des bons garçons. À qui on n'a jamais appris à douter profondément de tes considérations spontanées à part sur ta capacité à occuper le haut de la grande compétition de la vie. Tu pensais sans doute être sincère quand, à la fin de notre relation, tu as essayé de mettre nos dysfonctionnements et ta distance pincée sur le dos de mes seules humeurs. Tu pensais être juste,

mesuré, rationnel, parce que tu as intégré le fait que les femmes en colère ne sont pas des interlocuteurs valables. Elles ne méritent pas de raisons supplémentaires pour être ignorées. Pourquoi chercher beaucoup plus loin quand tout ce qui t'entoure le conforte ? Pourquoi se demander si on pense et agit correctement quand l'économie conjugale bourgeoise des siècles passés est suffisamment ancrée dans ton esprit et l'inconscient collectif pour te fournir des portes de sortie tout à fait convenables et moins gourmandes en introspection.

Tu vis dans un monde où le désintérêt de quelqu'un pour quelqu'un d'autre a besoin de raisons pour être légitime. C'est pratique, c'est le même monde qui fournit aux hommes mille bonnes raisons légitimes de se désintéresser d'une femme exigeante. C'est un monde qui permet à des hommes du bon côté de la barrière délimitant les

gentils et les méchants de blâmer l'autre de leur propre désamour, quand bien même ils n'ont aucun espoir ni envie de progression commune. Dans ce monde, ça ne fait aucun doute pour personne que le désengagement de l'homme soit de la faute de la femme. Des mois après notre rupture, je t'ai encore entendu hasarder que mon souhait d'une relation non-exclusive avait sans doute pesé dans ta projection étriquée sur notre histoire. Tu cherchais encore des raisons, sans que j'en demande aucune. Et il fallait toujours qu'elles soient de mon fait. Les hommes comme toi ne réalisent pas que leur inconscient rajoute un filtre de pomme de péché originel croquée dans ma main quand ils me regardent. Et ils ne réalisent pas à quel point ça dégrade leur perception et leur capacité à se projeter, eux qui se pensent si ouverts d'esprit. Surtout ceux qui, comme toi, se pensent au-dessus des croyances simplement parce qu'ils ne prient consciemment

aucun dieu. En vertu d'un rapport au monde que tu penses dénué de fables, tu ne questionnes aucun symbole, c'est même à peine si tu les perçois et tu ne réalises pas ce que ça t'autorise à penser, et surtout à ne pas penser. Ce filtre te protège du fait d'être obligé de se te sonder vraiment. Beaucoup de femmes comme moi acceptent les yeux pourtant ouverts de porter le poids de cette ineptie.

J'ai résigné ce jour là au MoMa les 3 engagements proposés par Adrian Piper. Être trop cher pour être acheté, dire ce qu'on pense, faire ce qu'on dit. Je me suis dit que dorénavant ça ne m'engagerait qu'auprès de ceux qui ont le même dictionnaire que moi sur ce que ça signifie de les incarner.

Chanter les trucs moches : Hommage à Cadillac

Annaïg

Ce matin-là, en me préparant, j'ai entendu à la radio que le nouveau président du Brésil avait l'intention de rendre plus productive la forêt amazonienne. A la pensée d'une accélération de la déforestation des forêts primaires, un paquet d'émotions négatives a déboulé dans mon coeur. Je n'avais pas de temps ni de place pour ressentir le désespoir, la colère et la frustration qui pourtant poussaient alors que je me lavais, préparais mon repas puis me rendais au travail. Il y a ça de particulier avec les émotions : les ignorer ne les fait pas disparaître. Au contraire, ce qui est là dans l'ombre n'apprécie pas d'être ignoré, et travaille en secret pour être enfin excavé.

Malheureusement la temporalité de la vie est rarement adaptée pour accuser à leur juste intensité les joies et les peines. Une fois dans la lumière froide de mon bureau,

j'ai dû vivre, sans pour autant le valider, ce précepte affirmant de manière un peu tautologique que "la vie continue".

Pendant une partie de la matinée je n'ai pu entièrement mettre de côté l'absurde de la situation. Je vivais comme une lâcheté le décalage entre mon apparente inertie et les émotions qui tambourinaient à la porte de ma conscience.

Lorsqu'on aura détruit toutes les forêts primaires, je n'aurai probablement plus à travailler tous les jours, puisqu'à mon avis, à ce stade, l'organisation complexe sur laquelle repose mon emploi se sera effondrée. En attendant, je cherche le courage de mettre mon énergie au service des vies qu'on détruit, humains, plantes, animaux. C'est une pensée difficile

à gérer au moment où je pointe, où j'ouvre ma boîte mail et où les collègues passent leur tête pour dire chacun leur tour "bonjour". Comme d'habitude, les choses à faire on pris le dessus.

Le soir j'ai assisté à un concert de Cadillac, évadé du Stupéflip Crou, qui joue en tournée son excellent disque solo. Peu versé dans l'esthétique lénifiante, il met en scène et en musique la désillusion, la solitude, la peur, l'incompréhension, la cruauté, le dégoût et quelques autres émotions dont on évite habituellement la fréquentation. C'est bardé d'humour, mais le genre d'humour de survie dont on use pour se retenir de se jeter dans le ravin au moment où on se penche pour en regarder la profondeur.

Une fois dans la salle de concert, plus de fuite possible : le moment est venu de l'excavation. "Est ce qu'il y a quelqu'un pour m'indiquer le chemin

Est-ce qu'il y a quelqu'un, il y a quelqu'un?"

Chanteurs, musiciens, public, on se transforme en communauté temporaire qui fait corps pour traverser ces chansons.

"J'voudrais bien qu'on m'aide, quand même qu'on m'aime, même quand j't'aime plus
J'préfère fabriquer des trucs en bois, j'préfère jardiner tout seul avec toi."



On chante ensemble ces histoires affreuses coude à coude.

“Dans le zoo j'ai le sentiment d'être perdu, de chercher mes parents

Je dévisage de drôles de spécimens, rien à voir avec l'espèce humaine”

Grâce à ce personnage drôle, pathétique, vulnérable, j'ai enfin pu faire quelque chose des émotions sombres et douloureuses du matin. Elles sont sorties de la cave, je les ai reconnues, ressenties, acceptées. Le risque qu'elles me détruisent s'éloigne puisque durant ce concert elles ont pris une forme compatible avec mon paysage psychique fonctionnel.

“J'ai l'air de broyer du noir, de penser qu'au désespoir, de n'aimer que le soir et les cauchemar. C'est vrai.”

Par pas mal d'aspects, je trouve qu'on est une espèce assez merdique. Toutefois, je suis fière que nous soyons capables de générer de l'art pour digérer

collectivement ce qui nous arrive. Ça m'épate à chaque coup quand c'est bien fait.

“Est-ce que la mort existe-t-il ?”

On doit se coltiner des problèmes tellement énormes qu'une réaction spontanée de survie psychique est de refuser d'y penser. Pas parce qu'on est nuls, mauvais, malveillants, mais pour ne pas avoir à se sentir mal. Je crois qu'il y a plusieurs expressions pour qualifier cette fuite, parmi lesquelles je choisirais la suivante : c'est reculer pour mieux sauter.

Le bordel est là, et l'enterrer à la cave ne lui laissera que plus de temps pour pourrir. Je suis persuadée qu'il faut trouver des moyens supportables de ressentir la tristesse immense de ce qu'on est en train de vivre. Je suis sortie un peu plus alignée de ce concert, pleine de gratitude pour Cadillac.



Fanzine achevé à Nantes pendant le festival Fumetti 2019.

Troisième tirage

exemplaires, imprimés à Morlaix le 4 juillet 2019

